

LIVRE UN

RADICELLES

CHAPITRE PREMIER

Il fait chaud, il neige, le temps est malade

Voyez-vous ça : c'était la canicule, on était mal benaise¹ et il a neigé ! Une neige chaude³ est tombée.

En une nuit l'hiver est revenu. Ou plutôt : après qu'en un clin d'œil l'été s'en est allé, sans laisser à l'automne le temps de se poser, à pas pressés il s'est installé. L'été était torride, et faisant fi de tout principe le temps s'est détraqué, nous a fait une crise d'épilepsie. Au mépris des lois les plus universelles, bouleversant les règles établies, en une nuit la neige s'est lourdement abattue.

Le temps est malade, vraiment, il a perdu la tête.

Le blé était à maturité. Et comme il était mûr, il embaumait, ce blé disparu sous la couche blanche. Les habitants de Benaise⁵ s'étaient la veille mis au lit en s'éventant avec des feuilles de massette et repoussant le drap. Ils l'ont cherché pour s'en couvrir, quand au milieu de la nuit une soudaine bourrasque les a réveillés. Puis, le froid persistant à s'immiscer par tous les interstices, à transpercer les os et tordre les entrailles, ils ont dû se lever pour ressortir la couette du coffre ou de l'armoire où elle était rangée.

Le jour venu, les femmes ont poussé la porte et d'une seule voix se sont écriées : « Oh ! Il a neigé ! Une grosse neige chaude en plein sixième mois ! »

Les hommes, un instant interdits, ont soupiré :
« Vingt dieux ! La neige chaude. Ça va encore être
une année de vaches maigres. »

Tandis que les enfants, aussi excités qu'au Nouvel
An : « Oh ! Il a neigé ! Oh ! Il a neigé ! »

Les ormes, sophoras, sterculiers et peupliers du vil-
lage étaient d'un blanc absolu. En hiver, seuls
branches et rameaux sont recouverts, mais l'été ils
sont touffus, leur frondaison est dense, la neige s'y
entassait glaciale, y dressait des collines. On aurait dit
de gigantesques parapluies, épais et déployés. D'entre
les feuilles qui fléchissaient sous son poids elle glissait
et, ploc, ploc, allait comme des boules de farine
s'écraser sur le sol où elle dessinait des cercles de
lumière.

Cette grosse neige chaude était tombée sur le blé à
pleine maturité, entre les monts plus d'un adret⁷ sem-
blait univers de virginale froidure. Dans les lopins les
uns aux autres soudés les épis s'étaient couchés, gisaient
misérables sous une couche d'où pointaient, ici et là,
quelques tiges au col cassé, elles aussi couvertes de
neige et éparpillées comme dans la prairie ou la vallée
après la tempête. Si dans la montagne et aux abords des
champs flottaient encore des filets de senteur du fro-
ment, c'était tels les effluves d'encens dans une
chambre mortuaire lorsque le cercueil a été emporté.

Oui, vous voyez : en pleine canicule la neige était
tombée, tout n'était plus que blanc.

Le monde était blanc.

Faut-il le dire ? En plein sixième mois de cette
année du Dragon, pour les habitants de la montagne
et de Benaise, dans sa vallée, c'était une catastrophe
majeure.

COMMENTAIRES

① **Etre benaise** – DIAL. (Nord-Ouest du Henan et région des monts Balou). « Goûter les plaisirs de la vie », « jouir de quelque chose », « être content », « s'en donner à cœur joie ». Dans les Balou, peut avoir une connotation de joie au milieu du malheur, ou être le fait de trouver à se réjouir du malheur.

③ **La neige chaude** – DIAL. Neige d'été. Les gens de la région disent souvent les « jours chauds » pour désigner l'été, d'où : une neige chaude, une petite neige chaude, une grosse neige chaude. Le phénomène n'est pas courant, mais en consultant les annales et les histoires locales, je me suis aperçu qu'il se produisait de manière récurrente, à une ou plusieurs dizaines d'années d'intervalle. Il est même arrivé, à certaines époques, que les chutes aient lieu plusieurs étés d'affilée.

⑤ **Benaise** – Village datant selon les dires du grand déplacement des populations du Shanxi pendant les ères Hongxi et Yongle de la dynastie des Ming. Par décret, dans les familles de quatre membres, un seul était autorisé à rester. Deux si elles en comptaient six ; trois, si elles en comptaient neuf. On laissait généralement derrière soi les infirmes et les vieillards, c'étaient les jeunes gens qui rejoignaient le flux migratoire. Les transplantés étaient si nombreux – les départs se comptaient tous les jours par dizaines de milliers – que les sanglots étaient sans fin. Au bout d'un certain temps, la population se faisant rétive, le gouvernement promulgua un édit : ceux qui ne désiraient pas partir avaient trois jours pour se regrouper sous le grand sophora du district de Hongdong, les autres, les volontaires, pouvaient attendre chez eux. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et de partout on afflua au pied de l'arbre. Dans certaine famille, prétend-on, le père étant aveugle et le frère aîné n'ayant de sa vie jamais tenu sur ses jambes, le cadet, mû par la piété filiale, les porta en brouette jusqu'à Hongdong avant de rentrer chez lui attendre l'inévitable transfert. Mais au bout des trois jours, alors que la foule s'entassait, impressionnante, l'armée des Ming arriva et usa de sa force pour faire prendre à ces milliers de gens le chemin de l'exil. Seuls ceux qui étaient restés à la maison purent continuer de labourer leurs champs.

Les migrants se comptant par tête, peu importait que vous fussiez aveugle, boiteux, paralytique, femme ou enfant : vous

étiez toujours une unité de plus. N'y pouvant mais, le vieil aveugle prit l'infirmes sur son dos et, chancelant, se joignit au convoi. Le fils était les yeux : il disait le chemin. Le père était les jambes, mais des jambes usées par les années : quel insupportable, quel pitoyable spectacle ! Il fallut progresser sans relâche. Marcher à longueur de journée, attendre la nuit pour se reposer. De Hongdong dans le Shanxi ils allaient vers la chaîne des Balou, dans l'Ouest du Henan. Les mollets du vieillard étaient rouges et gonflés, la plante de ses pieds en sang. Son fils, en larmes, avait souvent des idées de suicide. A force de pleurer avec eux, de s'affliger pour eux, leurs compagnons de route décidèrent d'implorer en leur nom la clémence des mandarins qui les guidaient : ne pouvait-on les relaxer et les laisser s'implanter là où ils étaient arrivés ? D'échelon en échelon, la requête remonta la hiérarchie jusqu'au ministre, Hu Dahai, qui refusa avec cruauté : affranchir ne serait-ce qu'une âme était un crime dont le coupable serait puni de mort, sa famille au grand complet déportée au bout d'une corde.

Ce Hu Dahai n'était pas un inconnu pour les populations du Shandong, du Henan et du Shanxi. On le disait originaire de la première de ces provinces, qu'il aurait fuie à la fin de la dynastie des Yuan pour se livrer plus loin à la mendicité. C'était un homme au visage laid mais de haute taille, toujours dépoitraillé mais à l'air venimeux, les cheveux en broussaille mais de prestance martiale. Un être avenant malgré son esprit étroit, débordant d'énergie même s'il ne faisait rien de ses dix doigts, que chacun tant pour son attitude que son allure méprisait ouvertement. On l'évitait comme la peste. Le temps que durèrent ses pérégrinations, même ceux qui avaient de reste lui avaient rarement fait l'aumône. Il suffisait qu'il apparaisse pour qu'à l'heure des repas les portes se ferment. Un jour, à moitié mort de faim et de soif il avait à Hongdong vu une demeure cossue à la haute porte et aux tuiles vertes, et un instant espéré y trouver quelque pitance. Las, qui l'eût cru, lorsqu'il avait tendu la main, le maître de maison avait refusé de lui accorder la moindre miette. Pour l'humilier, il avait jeté aux chiens une galette à peine sortie du four après avoir demandé à son petit-fils de s'essuyer le cul avec. Puis il l'avait fait chasser par ses molosses. De ce jour il avait haï les habitants de la région. Quittant le canton, il était allé mendier plus loin, dans

les Balou de l'Ouest du Henan. Toujours torturé par le manque de nourriture – à chaque pas on aurait cru qu'il allait choir – il avait aperçu une chaumière dans le fond d'une vallée, où une vieille dame solitaire était en train de faire cuire des pains au son et aux herbes sauvages pour son repas. Il avait hésité, tergiversé, puis décidé de ne rien demander. Comment savoir si ces gens avaient du cœur ? Mais elle, elle l'avait vu. Elle l'avait rattrapé, fait asseoir, lui avait apporté une bassine d'eau pour sa toilette, enfin, non contente de le rassasier, elle avait fait pour lui tout ce que faire se pouvait. Pourtant elle n'avait rien répondu, lorsque après avoir mangé à satiété il s'était répandu en remerciements : sèche comme un bout de bois, cette femme était en plus handicapée, elle était sourde et muette. Et lui, comparant la générosité des gens des Balou à la cruauté de ceux de Hongdong, s'était alors promis qu'un jour il se vengerait des uns et prouverait aux autres sa reconnaissance. Renonçant à la mendicité, il s'était plus tard enrôlé dans les troupes de Zhu Yuanzhang, le futur fondateur de la dynastie des Ming, où hurlant sur les champs de bataille le nom du Bouddha et des insultes aux ancêtres de l'ennemi, mourant mille fois pour toujours renaître, il s'était fait remarquer par ses prouesses. Ce trimardeur, ce mendigot faisait partie des hommes à qui la dynastie allait devoir son avènement. Et lorsque, dès la première année de son règne, confronté à la déréliction dans laquelle les combats avaient plongé le pays, l'Empereur s'en était à haute voix affligé : « La Plaine centrale n'est plus que jachère déserte ! Il n'y est pas un coin de terre qui n'ait connu la guerre, partout le malheur a frappé, les ossements s'entassent par collines, la population a été décimée. Défricher, repeupler, voilà nos tâches les plus urgentes », des déplacements en masse avaient été décidés et Hu Dahai nommé ministre aux Migrations. Avait alors commencé pour les habitants du Shanxi – ceux de la région densément peuplée de Hongdong, principalement – un vaste mouvement d'exode vers le Shandong. Il va de soi que la famille du riche barbon qui avait autrefois essuyé les culs et nourri les chiens avec des galettes fraîches, ainsi que ses voisins des villages environnants avaient été parmi les premiers déplacés. Ils n'avaient eu le droit ni de laisser quiconque derrière eux, ni de dirent adieu à leur pays natal et nul, ni enfant ni vieillard, ni aveugle ni bancal, n'avait pu y échapper.

Voilà pourquoi, cette année-là, Hu Dahai n'éprouva aucune compassion pour le vieil aveugle originaire de Hondong qui suivait le convoi en portant son fils paralytique. Il savourait sa vengeance : pas question de les relaxer et de les laisser là. Père et fils seraient contraints d'avancer, condamnés à parcourir cette gigantesque distance au prix de souffrances infinies. Lorsqu'au bout de quelques mois, pendant la traversée des Balou, ils s'évanouirent et qu'une fois de plus on implora sa clémence et le supplia de les délivrer, il était prêt à tuer à coups de sabre ceux qui en appelaient à ses sentiments. Or, parmi eux se trouvait une vieille femme : la sourde-muette qui lui avait offert à manger. Incontinent il jeta son arme et tomba à ses pieds.

Il va de soi qu'il obéit à la prière de son regard et leur rendit la liberté. Mieux : il leur fit don d'un confortable pécule, chargea une centurie de leur construire une maison, en envoya une autre défricher quelques mus de bonne terre et détourner l'eau de la rivière. Puis, sur le point de partir, s'adressant à l'aveugle, à la sourde-muette et au paralytique, il aurait dit :

« Dans cette vallée, l'eau est abondante et la campagne fertile. Vous avez de l'argent et des vivres, installez-vous ici, labourez et vivez-y benaise. »

Telle serait l'origine du nom de la ravine. Le bruit aurait ensuite couru que trois infirmes y résidaient, coulant en famille des jours paradisiaques, et des villages voisins, voire des districts ou préfectures environnants, les handicapés auraient afflué. Qu'il fût aveugle, sourd ou boiteux, qu'il lui manquât un bras, qu'il eût une jambe trop courte ou qu'il se la fût cassée, chacun aurait reçu de la vieille femme un pécule et des terres. Contents de leur sort, ils se seraient mariés, multipliés, et le village serait né. Leurs descendants souffraient presque tous de tares héréditaires, qu'importe, grâce aux dispositions prises par la muette, ils vivaient en harmonie. Le village fut appelé Benaise, et elle en devint la divinité tutélaire.

Ceci est la légende. Un conte, mais connu de tous.

L'histoire, telle que l'ont consignée les annales du district de Shuanghuai, nous informe que le village est fort ancien, même s'il n'en est fait mention écrite que depuis le siècle dernier. Elle nous apprend aussi qu'outre sa qualité de colonie d'infirmes, Benaise peut être considéré comme un haut lieu de la Révolu-

tion, puisque c'est la résidence de Mao Zhi, une combattante de l'Armée rouge. Rappelons qu'à l'automne 1936, année du Rat d'après le calendrier lunaire, la Quatrième Armée communiste de Zhang Guotao fit sécession et une fois arrivée au Shanxi, décida de poursuivre sa route plus à l'ouest. Mais Zhang craignait que les éclopés de la troupe retardent son avance – et plus encore qu'ils gagnent Yan'an et dévoilent le pot aux roses, qu'ils soient autrement dit la preuve de la scission. Aussi renvoya-t-il chez eux ceux dont les blessures n'étaient pas trop graves. Hélas, à peine ces malheureux, estropiés et mutilés, avaient-ils quitté, les larmes aux yeux, les compagnons aux côtés desquels ils avaient jour et nuit vécu et combattu, qu'ils tombèrent sur les troupes du Guomindang. Plus de la moitié y laissèrent la vie. Quant aux rescapés, en encore plus mauvais état, ils furent obligés d'abandonner leurs uniformes et de se déguiser en paysans pour reprendre la route du pays natal.

Les annales présentent Mao Zhi comme la plus jeune soldate de l'Armée rouge, dont elle serait devenue membre à onze ans avant d'être démobilisée à quinze. Orpheline dépendant de la troupe révolutionnaire depuis la fin héroïque de sa mère, au cours de la cinquième tentative pour rompre l'encerclement ennemi, elle savait ses ancêtres originaires du Henan mais ignorait de quel village et de quel district précisément. A la mort de son père, en prison après la grande grève des ouvriers du rail de Zhengzhou – soit pendant l'année du Rat, en 1923 – sa mère avait décidé de rejoindre les rangs de la Révolution avec sa fillette d'un an. Mais elle aussi était décédée, comme nous venons de le dire, pendant le mois du Chien d'eau et c'était avec ses compagnons d'armes que la gamine avait effectué la Longue Marche. Quand au bout de bien des détours et mutations ils avaient été affectés à la Quatrième Armée, elle en était, dans la foulée, devenue membre. Après s'être gelé les orteils et en avoir perdu trois paires sur cinq en gravissant des monts enneigés, elle s'était retrouvée définitivement invalide, à jamais dépendante de sa béquille, le jour où elle s'était cassé la jambe droite en tombant dans un ravin. Lorsque la majorité des blessés à qui Zhang Guotao avait dans le Shanxi ordonné de regagner leur pays eurent trouvé la mort – elle-même n'avait eu la vie sauve que parce qu'elle s'était réfugiée dans une tombe – ou se furent égaillés aux quatre coins, elle perdit

tout contact avec l'organisation. Mendiant sa pitance, elle avait pris le chemin du Henan, était passée par Benaise dans la chaîne des Balou et constatant que c'était une colonie d'infirmes, avait décidé de s'y installer. Toujours d'après les annales, elle ne possédait aucune preuve de sa participation à l'Armée rouge mais était considérée dans toute la montagne et par toute la population du district comme une authentique combattante, un vétéran de la Révolution. Sa gloire rejaillissait sur la région, sa présence donnait un sens à la vie du village, et même si ses habitants étaient dans leur grande majorité – pour ne pas dire la totalité – invalides, ils coulaient des jours agréables et gais, contents et sereins.

L'article biographique consacré à Mao Zhi dans la version révisée des annales établie pendant l'année du Singe, en 1980, la décrit heureuse à Benaise, où tous les habitants sont également heureux. Le nom du village serait donc parfaitement justifié.

⑦ *Adret, n. m. – DIAL. Un endroit, un lieu. A cet endroit, en ce lieu : à cet adret.*

CHAPITRE III

Les habitants de Benaise ont à nouveau du pain sur la planche

Dieu du ciel, la neige est tombée sept jours. Sept jours durant elle a étouffé le ciel.

Cette semaine de neige chaude a fait de l'été un hiver.

Puis la tempête s'est calmée, et certains l'ont bravée pour aller sur leurs terres ramasser le blé. Pas besoin de faucille : pour arracher les épis à la terre enneigée les mains suffisaient, un coup de ciseaux et on les jetait dans les paniers ou les sacs qu'on déposait ensuite un à un à l'orée du champ.

La première fut Jumei. La mère et ses trois bes-sounes¹, des nines³ à la fleur de l'âge, se déployèrent en rang, alignées comme des plantes d'agrément, à leur flanc une hotte, musette ou corbeille en bambou. Elles enfonçaient la main gauche dans le demi-pied de neige, s'emparaient de la tige et la dégageaient, maniant les ciseaux de la droite.

A leur suite tout le village, du plus jeune au plus vieux, les aveugles comme les boiteux, fut bientôt là à moissonner.

C'était du travail, par un tel temps.

Sur les pentes blanches à l'infini où ils s'étaient éparpillés, ils se mouvaient tels les moutons d'un

troupeau. Le bruit de leurs ciseaux résonnait avec un écho cassant et glacial, éclatant cliquetis dont retentissait l'univers.

Bordé par deux autres parcelles, collé à la ravine et à la falaise, le lopin de Jumei pointait en son bout vers le massif des Ames mortes, à l'extrémité de la chaîne des Balou. Ce n'étaient que quelques mus de terre bien nivelés, qui en dépit d'angles ou d'arrondis épousaient en gros la forme du carré. Tonghua, l'aînée des filles, étant aveugle, elle n'allait pas aux champs. Toute la journée à la maison, elle y prenait ses repas, marchait jusqu'à la porte... De son existence jamais elle n'avait dépassé l'entrée du village, là où commençait la crête. Où qu'elle soit, le monde pour elle était jaune flou.

Quand le soleil était ardent il arrivait qu'elle distingue une boule rose pâle. Mais elle ignorait que c'était du rose pâle. Aussi disait-elle que c'était comme caresser de la main une eau fangeuse : effectivement, il y avait de ça.

Elle ne savait pas que la neige est blanche, l'eau claire, que les feuilles des arbres verdissent au printemps, jaunissent à l'automne puis tombent sèches et livides. Tout cela, heureusement, les autres membres de sa famille le savaient ! Aussi n'avait-elle rien à faire de ses jours, sinon manger et s'habiller, il pouvait bien neiger au cœur de l'été, elle n'avait pas à s'en soucier. Les grosses chutes de neige chaude pendant la canicule ne la concernaient pas. Huaihua, Yuhua et Phalène, ses cadettes, avaient comme de petits poussins emboîté le pas de leur mère pour aller faire métives, elle était restée chez elle.

Le monde avait changé. Il n'y avait plus ni pics ni ravines, tout disparaissait sous un blanc étincelant où

seule continuait de couler la rivière au fond de la vallée, claire, mais noire et brillante du sommet de la crête, d'un lumineux noir de laque. Jumei et ses besounes coupaient le blé, et le froid avait beau rougir leurs mains, la sueur perlait à leur front.

C'était l'été, malgré tout.

La mère allait, menant ses filles, chacune responsable de trois sillons, tirant et coupant telles des machines qui auraient retourné la terre immaculée. Devant elles la couche était plane, mais derrière, après leur passage, régnait un chaos tel qu'on eût pu imaginer qu'un troupeau de poulets ou une meute de chiens venait d'y livrer bataille. Les passants s'esbaudissaient de ce tas d'épis sur le chemin, un œil étonné dans la direction du champ, et ils s'exclamaient :

« Dis donc, Jumei ! Je saurai à qui demander si j'ai besoin de céréales ! »

Elle tournait la tête : « Tant que tu voudras, si j'ai de reste ! »

D'autres lui proposaient : « Marie tes filles, le jour où tu n'auras plus de blé ! »

Amusée, elle souriait sans répondre.

Puis ils s'en allaient, un champ les attendait.

Sur chaque mu on s'affairait. Même les aveugles étaient mis à contribution – surtout si la famille manquait de bras. Les voyants les guidaient jusqu'à l'entrée du lopin, puis ils arrachaient quelques tiges, les leur fourraient dans les mains et leur enjoignaient d'avancer droit en continuant de couper à tâtons. Quand ils ne trouveraient plus rien ils n'auraient qu'à faire demi-tour et partir dans l'autre sens. Pour le reste, boiteux, paralytiques ou gens-complets⁵, on travaillait de la même façon : assis sur une planche plate et glissante, on moissonnait une poignée d'épis

et on se penchait en avant pour faire patiner la latte. Cela allait plus vite que sur deux jambes, même pour les bien portants ! Ceux qui n'avaient pas trouvé de bardeau avaient sorti la pelle à ordures en rameaux de saule qu'ils faisaient coulisser sur la neige. Les muets, les sourds besognaient sans gêner personne : ils n'entendaient pas, ne parlaient pas, peu importait ce qu'ils pensaient, quand ils se mettaient à l'ouvrage c'était avec plus de cœur que les autres. Ils étaient plus rapides.

Quand vint midi, le chemin de crête fleurait bon le blé mouillé.

Sans bruit la neige diminuait.

Lorsque Jumei et ses filles furent au bout de leur parcelle, sur le chemin de crête trois silhouettes se dressaient. Trois gens-complets, trois hommes de la ville. Qui après avoir du regard jaugé la situation mirent leurs mains en porte-voix pour crier quelque chose. Mais la nature déserte et la neige avalaient les sons comme un puits les flocons qui tombent. « Allez voir ce qu'ils veulent », finit par ordonner la mère en se redressant. A peine les mots avaient-ils franchi ses lèvres – Huaihua allait d'un pas lourd se mettre en route – que Phalène s'était élancée, tel un papillon.

« Petit démon ! protesta sa sœur.

– Surveille tes paroles ! Et si le ciel te prenait au mot ? » lui répliqua-t-elle.

Puis sautillant dans la neige qui crissait sous ses pieds, légère comme l'insecte ou le moineau en train de folâtrer dans les champs, elle atteignit la crête. Elle était si petite que les hommes en furent éberlués.

« Quel âge as-tu ? lui demanda l'un en s'accroupissant devant elle.

– Dix-sept ans.

– Et combien mesures-tu ?

– Ça ne vous regarde pas ! » s'indigna-t-elle, confuse.

Il sourit : « Trois pieds, à vue de nez ! »

Elle se fâcha : « Et vous alors ? »

Toujours souriant, il lui caressa la tête et expliqua qu'il était le chef du canton. Des deux hommes enroulés dans leurs manteau, l'un était le chef du district, l'autre son secrétaire. « Va chercher la responsable du village, dit-il, va chercher Mao Zhi et dis-lui que le chef de district est venu constater les dégâts en personne.

– C'est ma grand-mère ! s'exclama-t-elle avec un rire joyeux. Maman est là-bas, dans la parcelle, en train de couper le blé.

– Vraiment ? » Mais le rictus qui accompagnait la question était un peu bizarre.

« Vraiment ! »

Le chef de canton avait tourné la tête vers le chef de district dont la face, totalement inexpressive, avait pris une teinte cireuse. Les commissures de ses lèvres tremblaient imperceptiblement, comme si quelque chose qu'on avait dit l'avait touché, ou qu'on lui avait asséné une gifle. Vite son regard se perdit, au-dessus de la tête de Phalène, dans la lointaine montagne blanche, et sans qu'on sût pourquoi ses joues retrouvèrent leur couleur naturelle. Il n'était plus que sérénité.

Le secrétaire, un jeune homme long et mince à la resplendissante figure, n'avait cessé de contempler Huaihua et Yuhua, à l'autre bout du champ. Fine et menue, ravissante et déliée, gracieuse et tendre comme l'eau, la première portait un pull en laine vermillon qui la faisait, au milieu de la neige, ressembler

à une boule de feu. Pas un instant il ne s'était intéressé à Phalène – qui n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour lire dans son cœur. Consciente de cette bizarre fascination pour sa sœur, elle le foudroya du regard avant de se retourner en criant bien fort :

« C'est pour toi, maman ! Et pour grand-mère ! »

Jumei était devenue livide, d'un blanc transparent qui brusquement se teinta de tendre incarnat. Il avait beau ne pas faire chaud, après qu'elle se fut essuyé le front, la sueur continua d'y perler : elle en émanait comme la buée d'un panier à vapeur pris dans le froid. Un instant figée sur place, la main sur la poche à épis qui pendait devant sa poitrine, du regard elle balaya les visages de ses filles et finit par retrouver son calme : « Ce sont sans doute des cadres, ils cherchent grand-mère. »

Les joues de Huaihua s'étaient empourprées lorsqu'elle avait entendu parler d'un chef de district et d'un chef de canton. Elle était troublée. Les trois nines se ressemblaient beaucoup, évidemment, mais à bien y regarder elle avait des traits plus réguliers, une peau plus blanche et plus tendre. Elle en était consciente, elle tranchait sur le lot et, du coup, aspirait à un plus grand prestige, rêvait de jouer un rôle prépondérant. Longuement elle contempla les silhouettes sur la crête, puis se tourne vers sa mère : « Grand-mère est folle, maman. Si c'est vraiment le chef de district, tu ferais mieux d'y aller. Je t'accompagne. »

Mais déjà Phalène, plus loin, lui coupait la parole : « Ils disent qu'elle n'est pas folle et qu'il faut aller la chercher. »

Jumei l'envoya la quérir au village.

Décontenancée, après avoir jeté un œil à la crête, Huaihua frappa rageusement le sol du pied. Son

visage s'était sous le coup de l'énervement teinté d'un rose qui la faisait ressembler à une ravissante fleur de pêcher.

La grand-mère en question, cela va sans dire, n'était autre que cette fameuse Mao Zhi dont les annales s'enorgueillissent. Désormais âgée de soixante-neuf ans, elle avait vécu tant de choses que même sa béquille ne ressemblait plus à celle des autres villageois. On aurait dit qu'elle venait d'un hôpital de la ville : en aluminium d'un blanc plombé, composée de deux fines tiges qui en maintenaient une troisième, plus épaisse et fixée par des vis. Bon, peut-être les fines n'étaient-elles pas si fines, ni la grosse si grosse, mais le pied était enrobé de caoutchouc et de fil de fer pour éviter les dérapages ; et la traverse, d'une dizaine de couches de tissu qui la rendaient confortable et commode à coincer sous l'aisselle. Aucun des boiteux et estropiés de Benaise n'en avait d'aussi belle. Au mieux ils allaient avec un morceau de saule ou de sophora taillé en forme de manche de houe, sur lequel ils avaient prié le menuisier de scier des clavettes et de percer des yeux. Une poignée, quelques tenons ou quelques clous pour assembler le tout, et c'était leur jambe.

Rien donc qui puisse se comparer à celle de Mao Zhi : plus jolie, plus pratique, la sienne laissait immédiatement supposer un statut et une autorité réels. Il suffisait qu'elle apparaisse et en pilonne le sol pour que tout événement, notable ou surprenant, qui advienne au village soit aplani, et comblé le danger qui menaçait tel un trou dans le ciel. Un mois plus tôt, lorsque le gouvernement avait réclamé aux habitants cent yuans pour les frais d'entretien de la route, n'avait-elle pas renvoyé chez eux à coups de canne ces

gens-complets redoutables et imposants ? Et l'autre hiver, quand tout le monde avait été sommé de fournir cent livres de coton, ne l'avait-on pas vue se dépouiller de sa veste ouatée et, les seins ballottant sous le nez des préposés, s'inquiéter : « Ça suffit ? Sinon je peux vous donner le pantalon ? » Ils n'avaient même pas eu le temps de comprendre qu'elle se déculottait !

« Que faites-vous, Mao Zhi ? s'étaient-ils écriés.

– Vous voulez du coton, je vous en donne ! » avait-elle répliqué en pointant son bâton vers eux.

Ils avaient pris la fuite en se garant des coups.

Cette béquille était sa lance. Elle arrivait à présent, appuyée dessus, à pas lourds dans la neige épaisse. Phalène marchait devant, elle boitillait derrière, à ses basques deux bâtards estropiés qu'elle avait recueillis. Le village avait entre temps été informé de la visite du chef du district, venu en compagnie de celui du canton évaluer les dégâts. Pendant sept jours une neige chaude était tombée sur les Balou, il était normal que le gouvernement se porte à leur secours et leur alloue des subsides, qu'il distribue argent, œufs, céréales, sucre et tissu.

Administrativement, Benaise relevait du canton des Cyprès dans le district de Shuanghuai.

Maintenant qu'ils avaient vu les représentants de l'autorité, les villageois attendaient avec impatience.

Ils surveillaient la progression de Mao Zhi, qui allait vers eux à son rythme.

Deux aveugles qui descendaient de la montagne avec leur sac d'épis sur le dos la hélèrent : « Hé ! Mao Zhi ! On te reconnaît rien qu'à l'oreille ! Les autres cannes s'enfoncent dans la neige avec un bruit dur, la tienne fait plouf !

- Vous avez coupé le blé ?
- N'hésite pas à réclamer, il nous faut au moins dix mille par foyer !
- Comment ferais-tu pour les dépenser ?
- Oh, si je n'y arrive pas, je les cacherai sous le lit ! J'ai des petits-fils après tout. »

Un sourd s'était approché.

« Dis-leur qu'on n'a pas besoin d'eux, Mao Zhi, brailla-t-il allègrement. Sauf si éventuellement ils pouvaient nous trouver de ces appareils à entendre comme en ont les gens des villes. »

Un muet les rejoignit, expliquant à grand renfort de gestes que sa famille avait été gravement touchée, le blé était enfoui si profond qu'ils n'arrivaient pas à l'arracher et il craignait que cette année encore il lui fût impossible de prendre femme. Mao Zhi aurait-elle l'amabilité de demander au chef de district de jouer les entremetteurs ?

« Et tu la veux comment, ton épouse ? »

Des mains il indiqua une grande, puis une petite, une grosse, puis une maigre, ses doigts s'agitaient en tous sens au milieu de l'air.

Survint un menuisier manchot, mais à l'œil acéré, qui fit la traduction : « Ça lui est égal. Du moment que c'est une fumelle elle fera l'affaire.

– Vraiment ? »

Le muet opina de la tête.

Elle portait tous les espoirs du village lorsqu'elle arriva sur la crête.

Le chef de district et le chef de canton avaient eu le temps de se morfondre, l'impatience se lisait sur leurs visages et le second ne put s'empêcher de faire quelques pas dans sa direction lorsqu'il la vit approcher avec sa béquille. Il la prit par le bras. Pouvait-il

imaginer qu'une fois devant le chef de district elle allait brusquement se redresser et le foudroyer d'un regard si glacial qu'il le forcerait à détourner les yeux pour s'absorber dans la contemplation des pics sur l'autre versant ? Cela se passa si vite. A peine avait-il ouvert la bouche pour faire les présentations que le visage de Mao Zhi avait viré au vert sombre. En un éclair la béquille était passée derrière ses jambes : en position d'attaque.

« Je te présente monsieur Liu, récemment nommé à la tête du district... » dit-il.

Un œil torve s'appesantit sur l'intéressé puis s'en détourna, étincelant. « Lui ? Chef de district ? s'écria-t-elle. Dieux du ciel ! Impossible ! Il ne peut pas être chef de district, c'est un porc, un bouc, un chien jelaudé. Un asticot sur de la viande de goret puante ! Le pou sur une charogne de mâtin ! » Et de ravalier les lèvres à l'intérieur de sa bouche édentée pour lui cracher avec férocité sa vieille salive à la face. Le cri méprisant qui l'accompagnait avait de quoi faire trembler le ciel et la terre, l'air pourtant lourd et épais au-dessus de la montagne en fut remué, c'était comme jeter au ciel une boule de poudre blanche si dense qu'il en frémissait.

Le séisme était fini, drapée dans une dignité glaciale Mao Zhi tourna les talons avec fureur et regagna le village en claudiquant. Elle plantait là le chef de district, le chef de canton, le secrétaire, sa fille et ses petites-filles figées sur place à quelques pas de là.

Tout ce monde resta longuement immobile. Enfin le chef de district balança un grand coup de pied dans un caillou, cracha et se décida à jurer : « J'encule ta grand-mère ! Je suis un vieux, un authentique révolutionnaire ! »

CHAPITRE V

COMMENTAIRES : *Un chien jelaudé*

① *Bessoun, oune*, adj. et n. – Le mot s'applique dans les Balou à toutes les naissances multiples. En 1978, année du Cheval, rien ne s'était passé d'anormal, dans la région, l'univers restait le même, en dépit de cette assemblée plénière du Parti qui s'était tenue à Pékin à la fin du mois du Bœuf et que toutes les radios, toute la presse qualifieraient plus tard d'extraordinaire que celle de 1949, vingt-neuf ans plus tôt, quand Mao Zedong avait proclamé la République populaire. C'est précisément pendant qu'elle se tenait – elle dura cinq jours, du Tigre de bois au Cheval de terre – qu'à Benaise Jumei accoucha. Son ventre était gros comme un tambour. Longuement elle hurla, poussa des cris déchirants et donna successivement le jour à trois filles : trois phénix ! Cela pouvait arriver, bien sûr, mais jamais cela ne s'était produit dans la région. Les bébés avaient beau être petits comme des chatons, ils débordaient de vie. Ils pleuraient, braillaient, tetaient tandis que leur mère gisait sur sa couche de parturiente, la sueur en grosses perles cristallines sur le front, le sang dégoulinant le long des pieds du lit. Absourdie par cette triple naissance, Mao Zhi s'agitait en tous sens. L'accoucheuse avait réclamé bassine d'eau sur bassine d'eau ! Enfin elle se lava les mains, essuya le front de Jumei avec une serviette chaude et lui demanda si son ventre n'était point benaise. Eh bien non, il bougeait, gargouillait et piquait encore : elle avait toujours mal. « Allons, s'étonna la femme en avalant le bol de nouilles aux fèves que lui avait préparé la grand-mère, il bouge encore ? Ecoute, depuis que j'accouche, tu es la première que je vois en avoir trois d'un coup, ne me dis pas qu'ils sont quatre ou cinq ! Impossible ! »

Sa collation achevée, avant de partir elle lui tâta néanmoins l'abdomen : « Ciel ! Mais si ! Il en reste ! »

Et pour la quatrième fois, Jumei donna le jour.

Les petites devinrent les « bessounes » les plus célèbres des Balou. On appela l'aînée Tonghua, Fleur de sterculier, la deuxième Huaihua, Fleur de sophora, la troisième Yuhua, Fleur d'orme, et la dernière E', Phalène, parce qu'au moment de sa naissance un papillon de nuit voletait dans la pièce.

③ **Nin, nine**, adj. et n. – Désigne les enfants qui ont des problèmes de croissance. Les quadruplées de Jumei sont naines de naissance, les habitants de Benaise les appellent les « nines ».

⑤ **Gens-complets, êtes** adj. et n. – Appellation respectueuse par laquelle les Benaisiens nous désignent, nous à qui il ne manque ni bras ni jambe, qui ne sommes ni aveugles ni sourds ni muets, simplement normaux.

⑦ **Jelaudé**, adj. – DIAL. Glacé, glacial. Peut bien sûr s'utiliser en cas de grand froid mais s'applique ici au cœur humain : son cœur est si froid qu'il est comme celui d'un mort.

Mao Zhi n'agonit pas le chef de district d'injures sans raisons. Liu, prénom Yingque, n'a pas toujours occupé cette fonction ! Il fut d'abord un être banal, comme vous et moi. Jusqu'en 1977, année du Serpent de feu, il n'était même que « pupille d'école socialiste¹ » – ce qui lui avait permis de décrocher un poste de travailleur intérimaire au canton des Cyprès. Pour vingt-quatre yuans cinquante par mois, il y balayait les établissements publics, remplissait la chaudière de la cantine et faisait bouillir l'eau.

Rappelons qu'à l'époque le pays entier s'était mis à danser la gigue du Renouveau et de la Libération. Sauf dans les Balou, où l'on avait juste remarqué qu'on avait moins faim. Le niveau de conscience politique de ces gens était trop bas ! Il fallait les instruire et les former, lancer une vaste campagne éducative. Le but de cette « éducation socialiste³ » était de faire entendre raison et de répandre la connaissance, ce devait être un maillon important de l'édification nationale. Problème : pour ce faire il fallait des gens de talent, et de ces gens il y avait pénurie. Si bien qu'on embaucha un Liu Yingque. Il était jeune, il avait de bonnes jambes, c'était un « pupille d'école socialiste », on l'envoya faire l'instruction du peuple dans le lointain Benaise, à cent lis du chef-lieu.

Savaient-ils qui étaient Wang, Zhang, Jiang et Yao ? demanda-t-il de but en blanc aux paysans.

Ils ouvrirent de grands yeux.

Enfin, la Bande des Quatre ! Comment pouvaient-ils ignorer une telle chose ?

Ils ouvrirent des yeux encore plus grands.

Bon, il sonna la cloche et les réunit pour leur lire les documents officiels. Plus personne n'ignorerait qui était Wang Hongwen, ex-vice-président du Parti ; Zhang Chunqiao, le conspirateur ; Jiang Qing, la veuve du président Mao ; et Yao Wenyuan, le voyou culturel. Les Benaisiens hochèrent la tête. Mission accomplie, il s'apprêtait à quitter le village lorsque survint une jeune gens-complète de seize ou dix-sept ans dont les tresses balançaient au rythme de son pas comme deux corbeaux noirs perchés sur ses épaules. A Benaise, vous n'imaginez pas : pendant le meeting il n'avait eu à ses pieds que des aveugles et des estropiés. Ou alors des sourds et des muets. Parmi tous ces aveugles ses yeux lui avaient semblé des lampes. Au milieu des boiteux ses jambes deux hampes de drapeau. Etre environné de sourds lui avait donné l'impression de jouir d'une ouïe miraculeuse et d'entendre le plus petit bruit à mille lis à la ronde. Les gens-complets étaient ici leaders suprêmes, empereurs ! Ce n'était pas une raison pour s'attarder : à force il aurait craint que par un curieux effet son regard se brouille, sa patte devienne folle et ses oreilles se bouchent. On était alors au printemps, en plein troisième mois. Les pêcheurs étaient rouges et les pruniers blancs, les dix mille herbes rivalisaient de verdure et dans l'air flottait un frais parfum qui donnait envie de roter. Benaise comptait deux arbres centenaires dont l'ombrage, lorsque leurs cimes s'ébouriffaient, faisait un couvercle à la moitié du village. Eparpillés ici et là, deux maisons dans un coin, trois autres là-bas, et encore trois, les toits se répartissaient comme au long d'un fil, dessinant une rue au bord de laquelle les gens venaient se planter. Le sol n'était à peu près nivelé et les habitants en nombre relativement conséquent que dans la partie ouest, au pied du chemin de crête. Là vivaient les aveugles : la chaussée était moins accidentée et ils avaient moins de chemin à faire pour gagner les champs. Le milieu du village, plus escarpé, était aussi moins peuplé. On y trouvait essentiellement des boiteux : cela grim-

pait, certes, mais en dépit de leur claudication ils avaient de bons yeux, qu'ils s'aident de leurs cannes, prennent de temps à autre appui sur le mur et de saut en saut, ils finissaient toujours par s'en débrouiller. Quant au coin le plus oriental – et le plus reculé – où le sentier, qui montait à pic, n'était que trous et bosses, c'était le domaine des sourds et des muets. Soit, ils n'entendaient ni ne parlaient, mais ils y voyaient clair et avaient le plein usage de leurs jambes, l'état de la route leur était indifférent.

Ainsi s'étirait la rue, sur deux lis de long, par tronçons. Devant il y avait la rivière, derrière la montagne, à l'ouest le quartier des aveugles – celui où ils étaient majoritaires –, à l'est celui des sourds-muets, et au milieu le secteur des éclopés.

De là venait cette jeune fille, qui pourtant ne boitait ni ne béquillait. On l'aurait dite portée par des ailes. Semblable à la feuille qui tombe en tourbillonnant. Pour arriver sur les coups de midi, Liu Yingque avait dû la veille se lever à l'aube et faire halte la nuit venue à mi-chemin. Ayant échangé quelques phrases avec les autochtones, sonné la cloche et lu les documents officiels sous les arbres centenaires, il estimait son devoir accompli. Pas question de traîner jusqu'à la tombée du jour dans ce repaire d'aveugles et d'estropiés ! A nouveau il dormirait quelque part en route et serait le lendemain de retour à la commune. Mais en la voyant, il se dit qu'il avait bien le temps, pourquoi ne pas rester un peu à Benaise ? Planté au milieu de la chaussée, sa chemise blanche serrée dans sa ceinture en cuir, il la regarda venir. Il attendait qu'elle soit plus près pour mieux l'examiner, admirer sa silhouette et son visage rose. Elle portait une veste en toile fleurie et avait aux pieds – une rareté dans cette campagne – des chaussons brodés. Alors que sur les marchés des bourgs ils étaient aussi nombreux que les enveloppes de gâteaux de riz sur le sol le jour de la fête des Bateaux-dragons, ici elle était seule à en arborer et ils lui firent une impression de fleurs brusquement épanouies dans un bosquet de mandariniers au cœur de l'hiver. Il lui barra plus ou moins le passage : « Hé, dit-il, comment t'appelles-tu ? Pourquoi n'es-tu pas venue à la réunion ? »

Sa figure s'empourpra et le regard ailleurs, comme suppliant, elle expliqua que sa mère était malade et qu'elle allait cueillir des simples.

Il se présenta : « Je m'appelle Liu et je suis cadre à la commune. Sais-tu qui sont Wang, Zhang, Jiang et Yao ? Non ? » Il l'en instruisit, glosa sur les grands événements qui venaient de se produire et dont l'univers se réjouissait. On fêtait le renouveau, une deuxième libération ! Comment pouvait-elle ne pas avoir entendu parler de Wang Hongwen, Zhang Chunqiao et Jiang Qing, l'épouse du président Mao ? C'était décidé, il ne parlait plus, il allait rester et faire l'éducation de la jeune fille. Il allait inculquer aux habitants de ce trou perdu quelques données de base, le b.a.Ba de la commune, du district et de l'Etat.

Trois matins et deux jours plus tard, ils étaient devenus intimes et il quittait Benaise pour regagner le chef-lieu, à une centaine de lis de là.

Dans l'année qui suivit, elle donna le jour à des quadruplées.

A peine étaient-elles nées que Mao Zhi prenait la route. Toujours volontaire pour s'enfoncer dans les campagnes et porter la parole socialiste au fin fond de la montagne dans des villages aussi peu civilisés que Benaise, Liu Yingque était entre temps devenu un distingué cadre à l'éducation. Il ne balayait plus, n'arrosait plus, en titre et dans les faits il jouissait désormais du statut de fonctionnaire d'Etat. Elle le rencontra dans son bureau, au siège de la commune qui s'appelait désormais « canton », puis rentra chez elle. Le voyage lui avait pris deux jours. De retour au chevet de sa fille, elle annonça simplement : « Liu est mort, il s'est écrasé comme une galette de kaki au fond d'un ravin pendant une de ses tournées d'éducation socialiste. »

COMMENTAIRES

① *Pupille d'école socialiste* – La dénomination fait référence à la fois aux conditions particulières dans lesquelles s'est déroulée l'enfance de Liu Yingque et à certaine page non négligeable de l'histoire de notre peuple. A peine la Chine nouvelle avait-elle été fondée que s'étaient mis à fleurir des établissements d'enseignement socialiste spécialisés dans les sessions d'étude et de formation pour les cadres. Petit à petit, ils devinrent des « bases de perfectionnement en marxisme-léninisme »,

ou « instituts fondés par le Parti », et enfin des « instituts d'éducation socialiste », plus couramment appelés « écoles du Parti ». Une petite dizaine d'années plus tard on en trouvait partout dans les villes et les districts. Dans certaines provinces, dans certaines régions, un chef-lieu pouvait en compter jusqu'à trois ou cinq, il arrivait même que chaque canton, chaque bourg ait la sienne. Parfois les gens avaient continué de dire « école d'éducation socialiste » mais généralement, ils simplifiaient et disaient « écoles du Parti ».

Celle du district de Shuanghuai est toujours restée une « école socialiste ». Construite dans la campagne au nord de la ville et flamboyant d'un éclat écarlate avec ses bâtiments en brique rouge et son mur d'enceinte, également en brique rouge, elle se voit de loin. On dit de ces écoles qu'elles ont à certains moments plus de poids que le mont Tai pour l'établissement du socialisme en Chine : le secrétaire du Parti en est le directeur, le chef de district, le directeur adjoint ; tous les cadres doivent à un moment donné y séjourner, et inutile de songer à s'élever dans la hiérarchie sans y avoir passé de trois à six mois. A d'autres moments, en revanche elles semblent encore plus légères que la feuille morte qui tombe. A part quelques sous-fifres, il ne restait alors dans la nôtre qu'un professeur, un certain Liu, chargé pendant les stages de lire les textes des dirigeants (les autres cours étant assurés par le secrétaire du comité en personne, le chef de district et quelques spécialistes spécialement conviés à cet effet). Dès qu'arrivait la saison des champs – sauf si le gouvernement avait lancé une campagne ou décidé de mesures importantes – l'école se vidait. Les employés prenaient leurs vacances et rentraient chez eux pour aider au printemps au labour, à l'automne à la moisson.

C'est là que le chef de district avait grandi. Il était le fils adoptif de ce professeur Liu.

Pour être précis, disons que les choses se passèrent en 1959, pendant l'année du Rat, celle que les gens appelleraient plus tard la première des « trois années de catastrophes naturelles ». C'était la disette. Partout on hurlait famine. L'école de Shuanghuai n'avait été établie que trois ans plus tôt, mais personne cette année-là, aucun cadre, aucun membre du Parti, ne vint y étudier. Seuls y résidaient Liu et son épouse,

les gardiens du lieu. Un jour d'hiver, alors qu'ils rentraient après avoir cueilli des légumes sauvages, ils trouvèrent devant la porte un paquet enveloppé de tissu. A l'intérieur un bébé, un petit garçon d'environ six mois, squelettique, les cuisses à peine plus grosses que les bras. La femme se retourna pour hurler en direction de la campagne :

« Vous comptez laisser votre enfant crever de faim sur le pas de notre porte, salopards ? »

Puis : « Je vous donne un demi-boisseau de sorgho s'il vous reste un peu de cœur et que vous venez le récupérer ! »

Et encore : « Vous êtes morts ou quoi ? Crevez si vous voulez mais vous ne vous en tirerez pas comme ça. Puissent les chiens sauvages et les loups déchieter vos cadavres ! »

Elle eut beau crier et jurer, le soleil se coucha sur la montagne sans qu'apparaisse âme qui vive dans les champs. Elle était prête à y jeter le nourrisson. Mais le professeur était un homme instruit, il avait été scribe pour la Huitième Armée et secrétaire du premier chef de district de Shuanghuai, juste après la Libération. C'était un membre du Parti, un cadre, un intellectuel. Quand à l'époque du gouvernement nationaliste l'Armée rouge était arrivée dans la région et y avait organisé un stage de formation accélérée pour les cadres, comme il avait une belle écriture, on avait fait fi de son origine familiale – ses parents étaient des paysans riches – et on l'avait nommé copiste pour la classe. Ensuite était venue l'année du Bœuf, 1949, la Chine nouvelle avait été fondée, on avait changé de régime, il avait dans la foulée été affecté au poste de secrétaire du chef de district et il avait semblé naturel, quelque temps plus tard, de le nommer enseignant à l'école socialiste nouvellement créée. En tant que membre du Parti, en tant que cadre, en tant qu'intellectuel, pouvait-il laisser jeter un enfant encore vivant ? Il l'arracha des mains de son épouse et, jour après jour, pourvut à ses besoins.

Le petit survécut. On lui attribua le patronyme du professeur, augmenté du prénom Yingque, « faucon », en souvenir du rapace qui tournoyait au-dessus du paquet de langes quand on l'avait trouvé.

Lentement, les années de catastrophes passèrent, l'école socialiste se remit à briller de tous ses feux, les membres du Parti et les cadres du district recommencèrent à y défiler par

petits groupes pour étudier et se perfectionner. Il en venait même, en quête de promotion, des circonscriptions environnantes ! Une épaisse fumée s'élevait quotidiennement de la cheminée de la cuisine, et il arrivait que le feu soit si fort que des étincelles s'échappent de son conduit de brique. Or, du feu dans cette cheminée, pour le petit Yingque, cela voulait dire qu'il y avait à manger à la cantine. Les étudiants savaient qu'il avait été trouvé sur le pas de la porte par celui qui était désormais directeur de l'école, ils étaient tous cadres ou membres du Parti – autrement dit des êtres au niveau de conscience élevé, prêts à se sacrifier pour la réalisation du communisme – tout le monde était d'accord pour l'autoriser à s'y nourrir.

Ainsi, non seulement il survécut, mais il grandit.

A l'heure des repas au réfectoire avec son bol, on le retrouvait à celle de l'étude dans la salle de classe avec son tabouret. Il suivait le mouvement. Et la nuit venue regagnait l'entrepôt où il dormait.

Le temps passait, jour après jour. Quand il eut six ans, madame Liu tomba enceinte et donna le jour à une fille. Cet homme, de dix ans son aîné, qu'elle n'avait épousé que parce qu'elle se croyait incapable de procréer, lui faisait un enfant la quarantaine venue après être devenu directeur ! Ses rapports avec le gamin en furent modifiés. Elle se fit plus froide et l'expédia tous les jours à la cantine. Heureusement, les élèves le considéraient comme l'enfant de l'école, on l'appelait de moins en moins « Liu Yingque » et de plus en plus le « pupille de l'école socialiste », voire l'« orphelin de l'école des cadres ». Mais l'année de ses dix ans, après que la femme de Liu eut abandonné fille et époux pour épouser un cadre d'un district voisin, le professeur le reprit à ses côtés. Il serait désormais son fils, le grand frère de la petite Cao.

③ **Education socialiste** – Soit mouvement d'éducation socialiste, un terme d'histoire spécifique. Les cadres à l'éducation socialiste sont ceux qui se sont à une période donnée consacrés à ce mouvement.